

JACK LONDON

**quiconque
nourrit un homme
est son maître**

PRÉFACE DE JEAN-MARIE DALLET

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



quiconque
nourrit un homme
est son maître

© Les Éditions du Sonneur, 2009

ISBN : 978-2-916136-15-8

Dépôt légal : mars 2009

Deuxième édition : octobre 2014

Conception de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

JACK LONDON

quiconque
nourrit un homme
est son maître

Traduit de l'américain par Moea Durieux

Préface de Jean-Marie Dallet



PRÉFACE

Quiconque nourrit un homme est son maître a paru sous le titre *Again the Literary Aspirant*, dans *The Critic Magazine* en septembre 1902.

ENCAISSER, TENIR LE COUP, London découvre très tôt qu'il en est capable. Et il traverse ses quarante ans de vie sans baisser la garde, sans se laisser avaler par les conventions qui mènent à la complaisance et au sommeil.

Il découvre non moins tôt qu'entre une liberté d'exister insolente et la résignation à un quotidien pot-au-feu, il y a peu d'espace habitable. C'est pourquoi il prend la mer.

London est avant tout un marin. Même quand il crapahute sur de lointaines terres glacées ou risque sa peau sur les champs de bataille de Corée, même quand il plonge parmi les déshéri-

tés des bas-fonds de Londres ou s'accroche au stylo pour abattre ses mille mots quotidiens, il se comporte en marin.

Il va aussi chercher du bonheur sous le gros soleil égoïste de l'équateur. En vain, forcément. La vraie vie est ailleurs, mais cet ailleurs n'existe pas. Désormais, l'espace et le temps ont été détruits, l'uniformité règne, le voyage est mort. London, lui, se doute seulement des catastrophes à venir. Alors il souffre, boit.

Il milite aussi avec ferveur pour l'émancipation des pauvres. Ce qui est d'autant plus méritoire que ses sentiments révolutionnaires s'accordent mal à son individualisme d'aventurier et à sa fierté naïve d'être l'auteur le mieux payé de son temps.

London n'oublie cependant pas qu'avant de connaître la réussite, il a été un « candidat-artiste à la littérature au ventre qui réclame et à la bourse vide ». Un type essuyant rebuffades et refus dans un monde où les hommes du commun, abrutis

par le travail, n'ont ni les moyens ni l'envie de se cultiver, où il ne peut être, à moins chance souriante et grand talent, qu'un mercenaire qui ne laissera aucune œuvre. Mais du talent, London en a à revendre, de la chance aussi parfois. Il échappe à un destin minable.

En 1903, il triomphe avec *L'Appel de la forêt*. Le voilà riche, célèbre. Puis, de livre en livre, de dérive en dérive, il taille sa route, fait de sa vie une splendeur détruite et une insulte permanente au pesant mensonge des riches – et cela jusqu'au suicide. Suicide vers lequel un alcoolisme extrême et des malheurs en série le précipitent, ainsi peut-être que cette question restée jusqu'à ce jour sans réponse : comment est-il possible de défendre un idéal humain avec des hommes ?

JEAN-MARIE DALLET

QUICONQUE
NOURRIT UN HOMME
EST SON MAÎTRE

DE NOS JOURS, le candidat à la littérature, ou plutôt le candidat-artiste à la littérature, ou plus exactement le candidat-artiste à la littérature au ventre qui réclame et à la bourse vide, se trouve confronté à un violent paradoxe. Comme candidat, il est un homme qui n'a pas réussi, et un homme qui n'a pas réussi n'attire pas la popularité. Comme homme, il doit manger, or sa bourse est vide. Comme artiste possédant une authentique âme d'artiste, son plus grand plaisir consiste à épancher la joie de son cœur dans un texte imprimé. Et voici donc le paradoxe auquel il est confronté et qu'il doit résoudre : comment et selon quels usages doit-il chanter la joie de son

cœur pour qu'une fois imprimé, ce chant lui fasse gagner son pain ?

Cela n'apparaît pas comme un paradoxe, tout du moins pas au candidat à la littérature alimentaire, ni à l'homme doté d'une âme d'artiste et d'une bourse bien remplie. Le premier, dépourvu d'ambition artistique, se contente de répondre à la demande du public. Le second, affranchi de la sordide nécessité, se satisfait d'attendre jusqu'à ce qu'il ait créé la demande. Quant à celui qui a réussi, il ne compte pas. Il a résolu le paradoxe. Mais l'homme aux rêves ambitieux et contraint par la sordide nécessité, voilà celui qui doit affronter la contradiction absolue. Cet homme ne peut épancher son âme d'artiste dans son travail et échanger ce travail contre du pain et de la viande. Le monde s'oppose étrangement et implacablement à ce qu'il échange la joie de son cœur contre le réconfort de son estomac. Et notre homme découvrira que ce que le monde demande le

moins est ce qu'il admire le plus, et qu'il demande à cor et à cri ce qu'il n'admire pas du tout.

Ainsi va le monde, et particulièrement au xx^e siècle, au moins en ce qui concerne le texte imprimé. La veine du scandale, qui est mal vue de la presse quotidienne, émerge dans les magazines. La popularité est l'idée maîtresse. La publicité fait rentrer l'argent, le tirage attire la publicité, le magazine induit le tirage. Problème : qu'imprimer dans le magazine qui puisse induire un gros tirage qui apporte la publicité qui fait rentrer l'argent ? Voilà pourquoi le rédacteur en chef est dominé par le directeur commercial, qui garde les yeux rivés sur le tirage (parfois, le rédacteur en chef est suffisamment compétent pour garder ses propres yeux rivés sur le tirage). Et le tirage doit être important, pour que la publicité afflue et pour que l'argent coule à flots. Si bien que le rédacteur en chef imprime dans les pages de son magazine ce que le plus grand nombre veut lire.